

ASHLEY WYMAN
Entre les lignes

D'après les interviews des 19 et 25 janvier 2012

SOMMAIRE

I. L'INTRIGUE

1. Le sujet et son traitement

- a. Les intrigues
- b. La construction et le rythme

2. Thèmes récurrents

- a. Les lieux : *Des choix peu anodins*
- b. Les époques : *Leurs possibilités et leurs limites*
- c. Motifs et contre-motifs : *Jeu lexicaux et échos visuels*

3. Style, ton et point de vue

- a. Des premières envolées poétiques aux descriptions grandioses :
« *Le Beau et le Sublime* » – *Mise en place d'un vocabulaire et d'un style*
- b. Narrateurs et changements de points de vue

II. LES PERSONNAGES

1. Types et archétypes : *Les modèles du genre*

- a. Personnages principaux (1) : *Le héros – Rêveur, romantique, ou révolté ?*
- b. Personnages principaux (2) : *Les méchants, entre évolution et révolutions*
- c. Personnages secondaires et figurants

2. Le Traitement des personnages

- a. Choix d'introduction des personnages : *Entrées brutales, entrées fuguées, tensions et retardements*
- b. Les relations entre les personnages : *Le roi et ses sujets – La force de la famille*
- c. L'expression des sentiments : *De l'innocence des émotions adolescentes à la violence des passions adultes*

3. Dialogues et monologues :

- a. Des premiers débats aux joutes oratoires : *Le cynisme et l'ironie*
- b. Monologues et dilemmes : *La naissance du héros tourmenté*
- c. Cauchemars et chimères : *L'intrusion des rêves et des délires*

III. ENTRE LES LIGNES

1. Des anaphores aux métaphores : *Analyse de quelques figures de style*

- a. Mises en abymes
- b. L'expression des émotions sans dialogue : *Atmosphères et introsphères – Un objet ou un lieu comme image de l'âme*

2. Recherches éthiques et philosophiques : *Les réflexions sous-jacentes*

3. La dimension symbolique et chrétienne

BILIOGRAPHIE (*classement chronologique*)

Dernière mise à jour : 08-01-14

Nouvelles policières (2005 – 2006) :

Les Onze Coups de Minuit

L'Asmétyahln

L'Œil de Caïn ou *Le Troisième Indice*

Roman Historique (2006 ; rév. 2009) :

Hate & Love

Trilogie Fantastique : *Phénix*

T.1 : *La Légende de Moira Seeweord* (nov. 2009 ; rév. juillet 2010)

T.2 : *Les Maudits de Karhadras* (août 2010 – déc. 2011)

T.3 : *Le Destin d'Aënûl* (en cours)

Pièce de Théâtre (sept. 2011) :

Le Baiser de la Muse

Trilogie philosophique (nov. 2011) : *Cycle J*

T.1 : *Jérémie* ou *Les Fils de l'Âge Imparfait*

T.2 : *Justin* ou *Le Tiroir Infernal*

T.3 : *Jérôme* ou *La Puissance de Nos Rêves*

Recueil de Contes Modernes (déc. 2011 – janv. 2012) :

Sans la Belle

Une Maman pour Noël

L'histoire de Richard Connelly

Jeux de regards

Roman d'Aventure (fév. 2012) :

Le clandestin du Mont Saint-Michel

Contes et Légendes de Zendor – Annexes pour la Trilogie *Phénix* (2012) :

La Brèche

Deux épopées prophétiques en alexandrins : *Haydegen Morrisson* et *Ananir*

Trilogie fantastique *History of a Kingdom* :

T.1 : *Les Larmes d'Uther*

T.2 : *Les Enfants de Lorna*

T.3 : *La Clé de chair*

Drames Historiques :

Christian Vertu (Rome, 1^{er} siècle) (mai 2012)

Le Bal du Vampire (sept. 2012)

Le Prix de la Fortune (sept. 2012)

Recueil de Nouvelles : *En suivant le Zodiaque*

BALANCE (nov. 2012)

CANCER (déc. 2012)

SCORPION ou *Le Jeu de l'Amour et de la Mort* (janv. 2013)

GEMEAUX (mars 2013)

VIERGE ou *La Robe Rouge* (mai 2013)

CAPRICORNE (juillet 2013)

Policiers :

Le Prix à Payer (avril 2013)

Mortelle Muse (septembre 2013)

Le Cheval de Bois (octobre 2013)

Conte nordique (novembre 2013) :

Le Royaume des Mer

INTRODUCTION

Quand avez-vous commencé à écrire ?

Le processus d'écriture est bien plus complexe que « s'asseoir à son bureau et prendre la plume ». C'est quelque chose de très long, comme la gestation. D'ailleurs, on emploie souvent cette comparaison n'est-ce pas, d'où les expressions « accoucher d'un livre » etc... Pour ma part, j'ai commencé très tôt à raconter des histoires, mais seulement par la musique ou par le dessin. Je m'intéressais beaucoup aux animaux et à l'architecture médiévale ou classique, grâce à mes deux grands-pères, avec qui j'avais beaucoup fait de visites à Paris et en province : Vendoeuvre, Sens, Caen, Pierrefonds, Vaux-le Vicomte, Thoiry, Fontainebleau, Versailles, l'Île de la Cité, et le Louvre bien sûr. Je possède encore plusieurs aquarelles de châteaux que j'avais réalisées à l'âge de douze ans mais qui étaient assez remarquable, quelques portraits en revanche moins réussis, de grandes peintures animalières et des séries entières de dessins de points de vue. J'avais également réalisé une bande dessinée avec ma sœur. L'intrigue était plutôt ridicule, mais je me rappelle d'une belle cartouche de chasse au faucon et d'un portrait en pied d'un prince portant sa fiancée évanouie, également très réussi. Et puis très vite, l'Irlande m'a inspirée au piano. Au départ, c'était impersonnel, j'essayai d'illustrer l'orage, la pluie, par analogies auditives. Et puis j'ai fini par écrire des thèmes très personnels. Mon premier thème était dédié, ne riez-pas, à un chien que j'avais

beaucoup aimé, et qui était mort. Malheureusement, je n'ai gardé aucune trace de ces essais. Et puis je me suis lancée vers mes huit-neuf ans dans la poésie, d'abord en prose, puis en vers. Les alexandrins ont dû attendre mes treize ans. A ce moment-là, nous étions en Normandie, et des horizons immenses se sont ouverts devant mes yeux émerveillés. Malheureusement, je n'étais jamais satisfaite de mon travail, je le reprenais sans cesse, et finalement, à treize ans, j'ai là encore tout détruit. C'est seulement maintenant que je regrette de les avoir brûlés. Les écrits d'une enfant ont toujours quelque chose d'émouvant. Rien de transcendant certes, mais un regard nouveau et innocent sur les choses, et qu'on n'aura jamais plus. Enfin, que voulez-vous, c'est peut-être un phantasme après tout, cette enfance perdue, mais j'en garde de très beaux souvenirs...

A propos de souvenirs, il me semble que vous avez essayé un petit peu d'autobiographie l'année de vos treize ans, n'est-ce pas ?

Le mot n'est pas tout-à-fait exact. Il est vrai que cette année-là, j'ai couché sur un agenda plusieurs épisodes qui m'avaient particulièrement marqués, à la manière d'un journal intime, mais je crois que je me rapprochais plus du testament. J'étais alors tombée très malade, et je m'étais mis dans la tête que j'allais mourir. Les épisodes que je relate dans ce carnet sont d'un pessimisme presque morbide pour cet âge. On y voit à nu un cœur crevé par les blessures et l'incompréhension. S'agit-

il simplement d'une crise d'adolescence mal vécue et mal contrôlée, avec un père absent et une mère aliénée par la séparation ? Dans ce cas, c'est l'écriture, là encore, qui m'aura sauvée. Je me suis tout d'abord lancée dans l'écriture de quelques petites nouvelles policières. Et puis j'ai commencé mon premier roman l'année de mes quatorze ans. *Hate & Love* a pris du temps à mûrir – trois ans. Mais c'est mon petit « chef d'œuvre » à sa façon, le fruit d'une longue gestation, et j'en suis fière, comme toutes les mamans !

En sommes, vous avez un peu tout essayé avant de vous trouver. Mais d'où tenez-vous votre inspiration ?

C'est très simple. Elle est née de mes plus grands amours, et de mes peurs les plus profondes. Tenez. Il y avait ce chemin tortueux au Mesnil, qui quittait la départementale et se perdait dans les bocages avant de rejoindre le village. Il y avait ce petit bois broussailleux et sa rangée de peupliers, et cette haie entremêlée sur la droite où jouait le vent du soir. Ah, oui, c'était impressionnant, ça, en fin d'après-midi, au crépuscule, quand la nuit tombe et qu'il n'y a plus rien. Plus rien que le silence, plus aucune lumière. Moi qui jusqu'ici n'avait connu que les livraisons de Franprix à six heures du matin, le bruit des voitures qui s'arrêtent au feu rouge avant de repartir, la lueur des phares et les lampes de vieux voisins insomniaques à des heures impossibles ! Paris, voyez-vous, ne m'a jamais inspirée. Alors imaginez-vous plutôt ce hameau désert, et un vieux véhicule boueux qui s'avance en silence. Deux phares dans la nuit, et la lune au

plus haut, toute livide, baignant le paysage d'une atmosphère mystérieuse. Il y avait un hibou, aussi. Je m'en rappelle très bien. Ma sœur s'amusait à lui répondre, et croyez-moi si vous le pouvez, mais cela marchait ! Nous l'avions surpris un jour, endormi sur l'une des clôtures, quand le soleil n'a pas encore percé le ruban violet qui stagne au fond de l'horizon. Voyez-vous, à cinq heures du soir, il faisait déjà nuit ; nous rentrions du Conservatoire avec une pizza toute chaude, et quand il avait neigé, c'était encore plus impressionnant pour une gamine de mon âge. C'est un phénomène étrange que la neige, comme si sa chute influait sur l'atmosphère inquiétante du nocturne. Et la brume qui tombe sur les champs, toute imprégnée d'humidité. La légère couche de givre qui rend toutes les couleurs encore plus pâles. Un camaïeu de gris où l'ombre dialogue avec l'ombre. Et l'angélus qui s'égrène dans ce silence où tous les échos sont d'autant plus frappants qu'il y règne sans rival... Les *Onze Coups de minuit* étaient nés ! C'est une histoire abracadabrante vue à travers les yeux d'une adolescente à l'imagination fertile. Le réalisme était à l'époque le cadet de mes soucis. J'avais douze ans, quoi de plus naturel ? Non, c'était une fantaisie pleine de légèreté et de petites émotions, une recherche d'atmosphères et de situations où l'histoire se joue davantage à travers le déroulement de ses péripéties que les sentiments des personnages.

Autrement dit, vous faisiez passer l'histoire avant les personnages, n'est-ce pas ? Vous avez très vite évolué à ce propos...

En effet. Dès *L'Asmétyhln* se met en place ce trio de personnages principaux qui me tiendra à cœur pour le reste de mes écrits : l'héroïne, qui est aussi la narratrice – un « je » qui à l'époque était un peu trop personnel –, sa sœur, et le jeune homme dont elle tombe amoureuse. Le « méchant » ne fait pas encore partie du trio, comme on le verra à partir de *Hate & Love* ; à l'époque, le troisième personnage est systématiquement un adjutant, en l'occurrence la sœur de l'héroïne ; c'est un personnage encore très évanescent, absent dans la majeure partie de l'intrigue, et qui, loin de renforcer le suspense ou de créer une sensation d'attente par exemple, intervenait par commodité et de façon assez maladroite : son rôle était limité, purement anecdotique voire encombrant. Quant au « méchant », il est au départ un groupe anonyme. Dans *Les Onze Coups de Minuit* et dans *Parwee Islands*, c'est une « société secrète » dont on ne saura pas le nom. C'est seulement dans *L'Asmétyhln* qu'il acquiert un statut personnel, avec Edric. Ah, celui-là, je le considère comme mon petit « Urcifel en puissance » ! [Rires] Un petit sec, nerveux et supérieurement intelligent, s'exprimant avec aisance et cynisme. Mais on est encore loin de l'épaisseur d'un Urcifel justement.

J'ai aussi remarqué que certains motifs récurrents dans vos œuvres majeures sont déjà là.

En effet : le rôle de l'eau, le thème du retour, la Cité interdite, la mort d'un proche. Cependant, celle-ci n'est à l'époque pas un sujet de réflexion, ni même un objet de sentiments : c'est une

« disparition » nécessaire à l'action. Ainsi, dans *Les Onze Coups de Minuit*, la mort de Géraldine ; dans *L'Asmétyhln*, celle du père ; dans *Parwee Islands*, le naufrage du bateau au début. Les blessures du héros masculin ne sont pas non plus symboliques : elles sont inhérentes au rôle du jeune homme dans chacune de ces trois histoires policières – blessures de guerre dans *Les Onze Coups de Minuit*, contusions et écorchures dues à des chutes dans *L'Asmétyhln* et *Parwee Islands* : là encore, elles participent de l'isolement de la jeune fille. L'héroïne se retrouve seule, préférablement lorsque le suspense est au plus haut, pour faire augmenter la tension. Une ritournelle évidente et un peu facile que j'ai abandonnée par la suite. Quant à l'intrigue, qui se veut policière, elle est simpliste : des « secrets d'Etat » volés dans *Les Onze Coups de Minuit* et *Parwee Islands* ; une histoire d'héritage dans *L'Asmétyhln* ; ou encore un crime passionnel dans *l'Œil de Caïn*. Les personnages ont des relations faciles et identifiables ; les situations sont charmantes ou superficielles : il règne dans mes œuvres d'enfance et d'adolescence une sorte de dualité manichéenne, une innocence de regard que l'on qualifierait de mièvre si ce n'étaient pas, justement, des œuvres d'enfance. Mais la mécanique est en route. Il faudra tout simplement du temps et de nouvelles expériences pour huiler ses rouages. La comparaison, cependant, est légèrement impropre ; l'inspiration est quelque chose qui défie toute limite et transcende toute comparaison. On ne la maîtrise pas, de moins pas autant qu'on le voudrait.

Comment faites-vous justement ? Vous vous asseyez tous les matins devant votre bureau ? Vous emmenez des feuillets lors d'une promenade ? Ou vous vient-elle par jets ?

Rien de tout cela, à vrai dire. C'est un processus de maturation extrêmement long. Je n'écris jamais un passage tout-à-coup devant tel ou tel endroit qui me fascine, ou suite à une grande émotion. Imaginez-vous plutôt un jardinier devant un terreau immense avec des milliers de murmures et d'histoires fermentées et modifiées avec l'âge et les expériences, et puis... je suis une grande affective. Il me faut une égérie, une source d'inspiration. Il peut s'agir d'une personne bien sûr, et c'est souvent le cas, mais je crois que mes plus belles pages sont aussi venues de méditations devant des paysages, des situations, des choses, et j'irai même plus loin, des abstractions, des réalités de la vie. Mais je n'écris jamais tout de suite après avoir rencontré telle personne, vécu telle grande joie ou telle grande peine, ou admiré tel paysage. Les réminiscences prennent parfois plusieurs mois à sortir de terre et à bourgeonner, pour reprendre la comparaison du jardinier. Jamais davantage, mais rarement moins. Je n'écris donc ni par jets, ni régulièrement de 8H à 12H, et je n'emporte aucun papier où que ce soit. Tout se passe dans ma tête. J'emmagasine énormément d'images, d'impressions, d'émotions, je formule mon histoire, je viens même jusqu'à formuler des passages entiers, des dialogues, mais je ne note rien. J'apprends tout par cœur comme on apprendrait un rôle, et puis le rôle se

modifie avec les oublis, les ajouts, les retraites. Tout s'épure et se renforce, j'y pense durant des nuits entières, et un jour, brusquement, je décide de tout coucher sur le papier, du début jusqu'à la fin. Ça m'a mis environ deux semaines pour *La Légende Moira Seeweord*. Cela peut sembler extrêmement rapide, surtout pour trois-cent pages, mais il ne s'agissait en réalité que de « prendre en notes » mon petit film intérieur, avec néanmoins, comme en architecture, un temps d'adaptation à la topographie... en l'occurrence la langue française ! [Rires] Par exemple, je pensais à telle ou telle scène, à telle ou telle image, et soudain, je réalise que sur le papier ça sonne faux, ou alors les mots me manquent. Les mots sont parfois insuffisants et tout s'affadit par rapport à mon petit film. Il m'est souvent arrivé d'être déçue, mais je ne m'arrête pas là. Je continue jusqu'au bout. Le plus dur, c'est le peaufinage, la relecture, parce qu'il arrive souvent que le soleil se couche deux fois ou que le printemps arrive après l'automne ! [Rires] Donc oui, deux semaines, mais j'y pensais effectivement et activement depuis un an, inconsciemment depuis plusieurs années, – trois ans je crois, avant même *Hate & Love* ! Et puis il arrive qu'entre temps, telle scène prenne une toute autre tournure que dans mon plan originel, et c'est encore plus fréquent avec mes personnages. Voyez-vous, j'ai une relation très spéciale avec mes personnages. Oh, je ne parle pas de mes œuvres mineures, car ils ne sont alors que des fantômes ou des stéréotypes, mais des personnages comme Charles ou Kirkë... A l'image de Dieu créateur, l'écrivain fait naître ses personnages, il les fait vivre,

aimer, mourir... Seulement voilà ; il y a une grande différence : c'est la liberté. Dans la réalité, on est toujours libre de revenir en arrière, de se racheter, d'être sauvé. Dieu n'impose jamais un destin. On le choisit et on l'assume. Dans un roman, les personnages ne sont pas libres dans la mesure où ils n'ont pas une intelligence et une volonté propre, ils ne choisissent pas, c'est moi qui pose les choix à leurs places, et il n'y a pas plus horrible choix que de décider de faire mourir l'un de ses héros par exemple. Enfin, cela dépend du genre de mort que subit le héros. Voyez-vous, j'ai pleuré en posant le choix de faire mourir Kirkë, mais c'est une si belle mort, c'était presque des larmes de joie ! Kirkë est un personnage que j'affectionne tout particulièrement, parce que c'est un personnage à l'apparence très fragile, mais d'une très grande force d'âme. Au premier degré, il a complètement « raté » sa vie, et plusieurs personnes, notamment des hommes, m'ont interrogé sur son intérêt : exilé de son pays natal, destitué de ses fonctions de cour et attaché à une position d'ambassade en pays ennemi au lieu de s'illustrer dans les batailles, rejeté par la femme qu'il aime, Kirkë meurt tué par son propre père alors qu'il n'a pas vingt ans... Eh bien, laissez-moi vous dire que ces personnes n'ont rien compris ! L'exil de Kirkë était une occasion donnée par la Providence pour le faire accomplir de grandes choses en terre étrangère, alors qu'il se serait enlisé dans son quotidien à Bast. Par son altruisme et la qualité de ses ambassades, Kirkë a sauvé plus de vies que n'importe quel général de Zendor ; en s'effaçant devant le choix de Moira, il fait preuve de

sacrifice, et y a-t-il plus belle mort que de mourir martyr pour sa foi ? En revanche, ordonner le suicide de Charles a été beaucoup plus dur pour moi, car je l'ai vécu comme... comme si je jetais l'un de mes enfants en Enfer ! Il y a de quoi en passer des nuits blanches. C'est toujours un dilemme d'écrire, noir sur blanc, la condamnation d'un personnage. *Hate & Love* se clôt sur une note si noire qu'on se demande si c'est la même personne qui a tout écrit d'un trait. Et justement je ne crois pas. On change tellement en si peu de temps ! En tous cas, moi j'ai changée. Après avoir laissé reposer la pâte du roman pendant trois ans, je l'ai reprise, complétée et modelée dans sa forme finale. En d'autres termes, j'ai repris à l'âge adulte un travail d'adolescence. Les deux premières parties dataient de mes quatorze-quinze ans ; je l'ai largement reprise par la suite et j'y ai ajouté une troisième partie. Le résultat est fabuleux, car on a l'impression de vivre un vrai morceau de vie. Le roman lui-même l'exigeait, car l'héroïne grandit. Mais tous les romans n'exigent pas ce travail de reprise, et il y a un moment où il faut savoir se décider à poser un point final, et à lâcher la main de ses personnages...

Vous dites que vous vous sentez « très proche de vos personnages ». Est-ce parce qu'ils sont à votre image ?

Non, ces personnages ne sont pas moi. Certains sont en effet l'aboutissement de mes rêves, et je m'identifie à eux comme n'importe quel lecteur, mais ils font et vivent ce que je ne ferai et ne vivrai sans doute jamais. Quand je crée un personnage, je ne parle jamais de moi.

Vous parliez tout à l'heure d'égéries et de sources d'inspirations. Pourriez-vous nous donner quelques exemples de situations, de lieux, de personnes qui vous ont inspirées, si ce n'est pas indiscret ?

Ah... La question qui tue ! [Rires] En réalité, voyez-vous, toute inspiration est intrinsèquement polymorphe ; il y en a souvent plusieurs d'entremêlées, et parfois si intimement qu'on ne peut soi-même percevoir clairement les mystères de leur alchimie. Mon inspiration tourne beaucoup autour de la synesthésie et des associations d'idée. Celles-ci sont plutôt limitées dans mes œuvres mineures. Ainsi, *Les Onze Coups de Minuit* est une broderie autour de deux situations-clé, et qui proviennent chacune d'une image : la première, c'est celle de deux phares dans la nuit, sur un chemin de campagne désert, et qui constitue l'ouverture de la nouvelle. La deuxième, c'est cette église solitaire avec son cimetière, au bout d'une ruelle sombre, sous la neige, – vous vous rappelez sans doute de la mort de Géraldine, et ses onze coups de minuit. Il n'y a pas meilleur cadre pour une intrigue policière ou une scène de frayeur qu'un petit village isolé sous la neige. Quant au héros, il n'y a pas à aller loin. A cette époque, mon idéal masculin était le pilote de chasse blond aux yeux clairs, style Buck Danny – vous voyez le genre ! –, d'ailleurs j'avais le béguin pour un certain Justin Otto, qui faisait partie de l'équipe de voltige américaine des *Blue Angels* en 2004. Ma période américaine continue avec *l'Asméthayln* et *Parwee Island* ; l'intrigue est située pour l'une

dans le désert Mojave, et pour l'autre dans une île du Pacifique. Les paysages sont tout droit sortis d'exposés sur la matière que je venais de faire en classe. Le héros ressemble alors à mon acteur favori, Mark Hamill, l'interprète de Luke Skywalker, un beau blond bronzé, d'origine suédoise... Rien d'original là encore. Mes héros sont encore des clichés, auxquels d'ailleurs on ne s'attache pas vraiment. Mais voilà, et Edric, mon premier méchant ? C'est un personnage unique en son genre, et je me suis longuement interrogée sur les influences qui auraient pu le forger. Je regrette, mais je n'ai toujours pas trouvé, – et voyez-vous, je m'en réjouis, car il en est d'autant plus mystérieux et étranger à mon monde ! C'est un de ces personnages qui m'a échappé, et je vous souhaite de connaître cette belle expérience. On s'interroge, et le plus incroyable, c'est que les réponses ne viennent pas, même à moi, leur créateur ! C'est comme si on voyait ses propres limites, que le personnage prenait vie *de lui-même*, et décidait de devenir complètement autre chose que ce qui était prévu au départ. Et c'est justement ce que je préfère dans les personnages, ce qui les rend plus humain et plus crédible : *leur part de mystère* ! On ne sait pas tout d'eux, on s'introduit dans leur vie sans forcément connaître leur passé, on les quitte parfois avant même d'avoir commencé à les comprendre... Un peu comme dans la vie ? Mais je m'égare. Reprenons. Ma période « américaine » trouve son apogée et sa plus belle transition avec *Hate & Love*. C'est un adieu à l'Amérique, je reviens peu à peu vers l'Europe... en passant par l'Angleterre, avec sa jolie

campagne et ses superbes *country houses*. L'action se déroule durant la seconde guerre mondiale, dans une sorte de mise en abyme de ce qui se passe déjà au sein de la famille Hayter. Ian est un mélange des deux ou trois héros précédents, il n'y a pas à remonter plus loin. Cependant, il mêle leurs qualités et les dépasse. Certes, il est encore un peu trop talentueux, un peu trop parfait pour être vraiment et humainement crédible. Mais c'est dans ses mouvements de colère ou de faiblesse qu'il est le plus émouvant, le plus poignant. Georgiana est, quant à elle, le type de la jeune fille rêveuse qui attend son destin, et qui commet une belle erreur dans son enthousiasme et sa volonté d'entrer trop tôt dans un monde d'adultes dont elle ignore encore la réalité. Elle attend son prince charmant, et son devoir. Quant à la trilogie *Phénix*, elle est née de mon amour conjugué pour la mer, la montagne, et les légendes celtiques. Le royaume de Zendor est une sorte de Savoie découpée et jetée dans la Mer d'Irlande. Je voulais faire revivre le mythe de l'épée, et rendre hommage aux vrais hommes et aux vraies valeurs, dans notre pauvre société féminisée et déboussolée, avec un fond allégorique et eschatologique, -- un peu dans le genre du *Seigneur des Anneaux*, le chef d'œuvre indiscuté du génie de la *fantasy*, Tolkien, que j'ai découvert un peu plus tard, et pour lequel j'ai voué depuis une admiration sans borne... Je n'avais jamais abordé un projet aussi fou, aussi vaste, aussi greffé dans ma foi catholique, or il ne pouvait être contenu dans une seule œuvre. Le chiffre trois m'a donc paru comme le plus parfait, – d'ailleurs, la trilogie devait illustrer cette phrase de

Saint Augustin : « Ils sont esclaves de trois passions : l'orgueil, la curiosité, la volupté. » Autrement dit, j'abordais les grands thèmes philosophiques du pouvoir, de la connaissance et du désir. Je ne pouvais rêver mieux que de paysages grandioses, d'architectures sublimes, de draperies somptueuses et de tempêtes pour donner vie à cette nouvelle civilisation. *Les Deux Cités* de Saint Augustin, *Le Mouron Rouge* de la Baronne Orczy, *Le Guépard* de Visconti, sans oublier *L'Apocalypse* de Saint Jean, les Epîtres de Paul et toutes mes œuvres préférées, m'ont servi de tremplin et d'inspiration par leur puissance ou leur fantaisie. Par exemple, le 6^e chapitre de *L'Épître aux Ephésiens*, versets 14-17 je crois, est l'un des passages fondateurs de la trilogie *Phénix* : « Ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à lutter, mais contre les principautés et les forces de ce monde de ténèbres, contre les esprits du mal répandus dans les airs. Oui, debout ! Avec la vérité pour ceinture, la justice pour cuirasse, et pour chaussures le zèle... » *etc.* Mais il ne s'agissait pas seulement d'un combat spirituel ou d'un cheminement intérieur. Je voulais représenter tous les paysages possibles, toutes les situations possibles, tous les caractères imaginables. Par exemple, tous les tourments et toutes les joies de l'amour, toutes les sortes de mort, une grande variété de physiques et de sociétés. Un programme si vaste et si palpitant... Quant aux personnages, ce sont parfois des allégories, mais la plupart représentent, non pas un type, mais une histoire entière : l'amour blessé, l'ami timide, la fiancée abandonnée, l'orphelin rebelle, le vieil ermite, la mère

désespérée, le courtier intègre et fidèle, le parvenu sans scrupule, le dément, avec leurs choix, leur détresse ou leur bonheur, et leur destin. Pas une copie n'est conforme à une autre.

Et Kiornay alors ?

Haha, oui ! Le héros de *Phénix* n'est plus un blond fort et bronzé sorti tout droit des ranchs américains, mais plutôt son contraire... Que s'est-il passé ? C'est très simple ! La période « américaine » est finie depuis *Hate & Love* ; après *L'Œil de Caïn*, je suis revenue vers l'Europe du Nord et de l'Est, notamment inspirée par la richesse des légendes scandinaves, bretonnes, russes et tchèques, et je voulais vraiment marquer le coup pour cette œuvre immense. La création de ce monde étranger, de cette nouvelle civilisation, appelait également à un type complètement différent de canon masculin. Je voulais un innocent au grand cœur, l'air fragile, la peau pâle, avec de grands yeux clairs et des cheveux longs comme A***, un prince rêveur et romantique... Mon Petit Prince, Kiornay. Quelqu'un qui, entre le premier chapitre et le dernier, aura connu un changement radical, de l'adolescent révolté et trop sûr de lui jusqu'au roi humble et charismatique, en passant par de nombreux stades d'orgueil, de suffisance, et d'arrogance, ou bien de désespoir et de faiblesse...

Et puis vous avez fait une transition fulgurante, d'une part vers le théâtre, avec *Le Baiser de la Muse*, et d'autre part vers la science-fiction, avec le

***Cycle J*. Là encore, vous explorez des personnalités et des physiques de plus en plus différents, et votre inspiration semble se débrider.**

En effet. Le héros, Louis, est un avatar un peu facile de Louis Jourdan, que je venais de voir dans un rôle... de pianiste, avec le sublime *Lettre d'une inconnue* de Max Ophüls. Je semble enfin m'enraciner en France, avec une reconstitution de l'époque d'après-guerre, mais voilà. Trois éléments personnels vont entrer en compte et me refaire « chavirer » à nouveau en Angleterre avec le *Cycle J*. D'une part, mon séjour à Cambridge en juillet 2011, et, d'autre part, une crase étonnante d'une discussion que j'avais tenue avec ma meilleure amie MC*** sur les avancées de la science, conjuguée avec un film que nous avons vu le soir même : *Peter Pan* ! Vous voyez un peu ! [*Rires*]. Cela ne pouvait donner naissance qu'à une œuvre surprenante : *Jeremy ou Les Fils de l'Âge Imparfait*, le premier volet du « Cycle J ». A ce stade-là, je ne peux m'empêcher de sourire, car peu après cette même amie, l'inspiratrice de mon roman, a rencontré l'homme de sa vie... Jeremy ! [*Rires*] Mais revenons aux choses sérieuses. Les décisions contemporaines touchant aux embryons, aux clonages et à l'euthanasie ont également eu un impact foudroyant sur la genèse de cette œuvre, de même que ma confrontation avec l'esprit moderne à travers mes relations de travail. C'est un roman philosophique particulièrement pessimiste, où percent l'horreur et le désespoir face à la superficialité et à la cruauté du monde moderne ; le Monde Abouti est une sorte d'Enfer sur terre, où

Dieu est absent, l'ordre naturel transgressé, les valeurs de l' « Âge Imparfait » bannies, et où les recherches scientifiques ont donné naissance au « nouveau maillon de la chaîne », dans la lignée de *1984* ou du *Meilleur des Mondes*. On y retrouve également la probable et lointaine influence de films tels que *The Island*, *Artificial Intelligence*... mais je dis bien influence et non inspiration, n'ayant pas relu ou revu ces œuvres depuis assez longtemps. Disons tout simplement que la réflexion que j'en ai tiré a mûri pendant quelques années, et commençait à former un embryon d'histoire, mais qu'il me manquait encore une égérie concrète pour incarner son héros... jusqu'à ce fameux soir de septembre. C'était un soir très froid, et, ne riez pas, mais c'est ce genre de détail idiot dont l'influence est décisive sur l'atmosphère et la « température » de mes écrits. Jeremy est vraiment un héros à part, très froid, très étrange, peut-être parce qu'il n'est pas humain...

Non, non ! N'en dites pas trop. Nous y reviendrons bientôt. Jérémie ou Les Fils de l'Âge Imparfait marque le début d'une trilogie que vous avez intitulée « Cycle J » puis rebaptisée « Cycle J » et qui inclut également un conte philosophique : *Jérôme ou La Puissance de Nos Rêves* et un thriller psychologique : *Justin ou Le Tiroir Infernal*. Pourquoi ce regroupement ?

L'analogie ne se fait pas d'évidence, en effet. Le premier volet appartient avant tout au genre de la science-fiction et se

déroule dans les années 3000 ; le second se classe dans la catégorie des contes modernes et met en scène des personnages « contemporains », tandis que le troisième est à la croisée du roman policier et du thriller psychologique. L'époque est indéterminée mais sans doute également contemporaine. En réalité, ce regroupement est l'une des preuves que *la limite des genres littéraires n'est pas si facile à déterminer que cela* ; elle est aussi un excellent exemple de « corpus » autour d'un même thème : les obstacles à l'amour, en l'occurrence les valeurs (*Jeremy*), l'âge (*Jerome*), et la mort (*Justin*). D'une part, je pense qu'en ce qui concerne les romans, les histoires d'amours impossibles ou inabouties sont les plus belles, et d'autre part je fais là un rappel des limites infranchissables de notre condition humaine, limites que même la science la plus poussée ne saurait annihiler. A cet égard, *Jeremy*... est le plus explicite des trois, c'était donc le meilleur choix d'ouverture pour la trilogie, – il donne le ton à l'ensemble –, le plus fort aussi, le plus poignant, tandis que les deux autres ne sont que des avatars, des variations autour du thème, qu'elles affinent, nuancent et complètent. *Jérôme ou La Puissance de Nos Rêves* est l'histoire d'un jeune garçon fasciné par une pianiste de vingt ans son aîné. A quarante ans, elle joue dans des concerts de charité : sa vie est derrière elle. Elle pense avoir gâché sa carrière, pourtant si bien commencée. Vingt ans auparavant, elle était belle et adulée. Aujourd'hui, elle porte les marques de l'âge, de la souffrance et de l'insatisfaction. Jérôme revient sur son passé, et essaie de l'imaginer à dix-neuf ans. C'est le début

d'une idylle fictive qui tourne vite au désenchantement. Ce volet réfléchit sur la place de chacun à son époque, et sur l'ordre des choses. Les affres du temps, les mauvais choix, et contrairement à ce que l'esprit ambiant voudrait nous faire croire, l'illusion des secondes chances, d'où le choix du titre : comment, à vivre dans ses rêves, on en vient à perdre ou à gâcher tout ce qu'on a de plus précieux *dans la vie réelle*. Comment les rêves du futur et les rêveries dans le passé peuvent détruire le présent...

Justin ou Le Tiroir Infernal traite d'un obstacle tout aussi terrible à l'armour : la mort. Celle-ci ne concerne pas l'un des deux héros, mais le frère de l'héroïne, qui, un peu à la façon de Karl dans *Hate & Love*, empêche leur amour, à la seule exception qu'il est absent *pendant toute l'histoire*. Justin est donc l'avatar de Karl poussé à l'extrême, c'est d'ailleurs lui le personnage éponyme du roman même s'il n'y apparaît pas. Il fait partie de toutes ces choses qui sont enfermées dans un tiroir, et qu'on a parfois beaucoup de mal à fermer. Tout se passe dans la tête des personnages. Marylou essaie de reconstituer ce qu'elle croit être le meurtre de son frère jumeau, mais il s'agit seulement d'un montage de son imagination. Elle n'arrive pas à accepter sa mort, et brise sa propre vie à vivre sur son imagination et sur le passé. La fin de *Justin...* est, de façon peu commune et contrairement aux deux autres, une *happy-end*, c'est pourquoi j'ai choisi de clore la trilogie ainsi. Des trois romans, le plus complexe et le plus puissant demeure cependant *Jeremy...*, sans doute parce que son héros est particulièrement attachant, – ma plus belle création depuis

Kiornay. Les autres manquent un peu d'étoffe, mais c'est un parti pris, une insistance sur l'histoire, ses dilemmes, la force des sentiments qui y sont mis en jeu. Si tous mes héros étaient mythiques, cela en deviendrait lassant. Il en faut aussi des plus ordinaires, des plus fades, pour faire ressortir la personnalité de mes héros préférés !

En effet, les réflexions philosophiques dominant dans cette trilogie. Mais elles étaient déjà très mûres et parfois très sombres aussi dans la trilogie *Phénix*. Laissez-moi vous relire le dossier de presse, car je le trouve très beau :

« La Légende de Moira Seewoord est une réflexion lucide sur la fugacité de la vie humaine, les ruines du temps, le rôle du passé sur l'avenir. Au point de départ, une faute. Un mauvais choix, lourd à assumer. Pourquoi ? A cause des ravages de l'orgueil et de la jalousie.

En conséquence : un point de suture éternellement mal joint.

Une quête désespérée de soi, d'amour et de reconnaissance. Au passage fatidique de l'adolescence à la maturité, un combat entre l'homme et le roi. Un duel sans merci entre le rêve et la réalité. Les tourments d'une âme prise au piège de l'indécision...

Un nouveau mythe, imprégné de désirs et d'attentes, le récit d'une quête de soi entre rêve et réalité, espoir et désespoir, au passage fatidique de l'innocence à la maturité, dans un contexte bouleversé où se brisent tour à tour les amours et les amitiés les plus fortes... »

On ressent dans tout ceci une sorte de désenchantement et de lucidité sur la vie humaine. Avez-vous quelque chose à dire à ce sujet ?

Désenchantement ? Non. Mais lucidité, oui, et peut-être trop : J'étais si jeune ! Seize ans ! C'est pourquoi j'ai par la suite recherché un peu de féerie pour varier encore de genres, et je me suis lancée dans un recueil de « Contes Modernes », qui incluent entre autres *Une Maman pour Noël* ou *Sans la Belle*. C'était une grande première pour moi, et je ne me sentais pas forcément à l'aise, parce qu'en changeant de public, je devais également me plier à de nouvelles règles : simplifier l'histoire, réduire le vocabulaire, me mettre dans la psychologie d'enfants et éviter toute réflexion trop mûre sans pour autant verser dans l'infantilisme. Ce fut un équilibre très difficile à trouver : il me fallait retrouver l'innocence de cet âge et ses questionnements, faire parler un enfant sans le prendre ni pour un adulte ni pour un bébé. L'ambiguïté est vite de mise, et cela donne naissance à des héros qui ne sont pas crédibles, sauf lorsque cette ambiguïté fait partie de l'intrigue ou de l'étoffe même du personnage. Le ton doit rester léger et pétillant, mais il devient plus sérieux au fur et à mesure que l'on avance dans le recueil.

Une Maman pour Noël est un conte de Noël pour enfants et adolescents. Shelley n'a plus que son frère et son père pour veiller sur elle, et son vœu pour Noël serait une maman. C'est sa poupée qui prend vie, seulement dans la formulation de son vœu, elle a posé une limite temporelle, et la poupée a quelques leçons à apprendre de la vie humaine. J'y mêle

avec plaisir rire et émotions, avec la dose de quiproquos et d'humour qui convient à toute comédie qui se respecte, sans oublier pour autant l'atmosphère des contes, la simplicité et le merveilleux qui leur sont familières, le ton plus grave parfois pour donner une profondeur aux caractères.

Les autres contes du *Recueil...* sont plus courts et à la frontière entre fantastique et philosophique, comme *Le Boulbib*. Au-delà des éléments légers ou merveilleux qui l'émaillent, il s'agit d'une vision humoristique de la vie humaine, de son commencement à son achèvement, vie trop courte et souvent vécue en courant, sans prendre le temps de respirer, de goûter, de contempler. De quoi réfléchir... et s'améliorer !

Sans la Belle est sans doute le plus beau conte du recueil. Il s'agit d'une adaptation moderne de *La Belle et la Bête*, également inspirée de *L'Amour et Psyché* ainsi que des contes de Grimm ou de Perrault, sans oublier leurs diverses adaptations cinématographiques. On y retrouve certains éléments surréalistes à la Cocteau, et j'ai également beaucoup été influencée par l'iconographie de Gustave Doré ou encore les illustrations d'anciennes éditions de contes. Dans ce conte comme dans les autres, les héros sont des héros de tous les jours, seulement ils sont projetés dans un autre monde où ils vivent d'extraordinaires aventures, un peu à la manière de *Narnia*, si vous voulez. Seulement, ces aventures ne font qu'amplifier les défauts ou les qualités de chacun, et mettent les personnages dans des situations plus ou moins extrêmes propices à leur transformation. Ainsi donc, Alex Winder

est en possession d'un superbe livre de contes dont il connaît toutes les images. Un soir de décembre, il est aspiré par l'une d'elle et se retrouve dans le puits du grand parc du château, doté d'une tête mi-lion mi-phacochère terrifiante, comme dans le livre. Peu à peu, on assiste à l'entrée fuguée des autres personnages, qui sont également des élèves, des professeurs, des parents ou des connaissances de King's College ; chacun occupe un rôle précis dans ce monde imaginaire : princesses, serviteurs, servantes, bourgeois et chevaliers... Au milieu de cet immense bal masqué où les beaux costumes et le merveilleux font partie de la vie courante, une seule chose n'a pas changé : la personnalité de chacun, son caractère, et, plus profondément, essentiellement son âme. Ce pays s'appelle *Innerland*, le « Pays de l'intérieur », où les miroirs reflètent l'être et non pas le paraître, où chacun est confronté à un combat intense pour se découvrir et découvrir profondément, intimement les autres. Le château de la Bête est terrifiant, imprégné de mystère, peuplé d'objets « vivants » et de dangers, une sorte de prison où l'imagination de chaque personnage croit y découvrir ce qui n'est en fait que la matérialisation de ses errements et de ses peurs. L'histoire est simple : la Bête attend la Belle. Et cette dernière n'est pas celle qu'il croit. Les masques tombent les uns après les autres dans une ambiance de plus en plus tendue jusqu'au final épique... Malgré une atmosphère fantastique parfois très sombre et mêlée de surréalisme, ou disons plutôt de « réalisme stylisé », l'histoire ne verse pas dans l'horreur tout en étant cruelle. Aucun des personnages n'en sort

indemne : c'est à travers la série d'épreuves et d'exigences qu'ils traversent ou ont à affronter que les personnages en ressortent d'autant plus beaux ou d'autant plus lâches, en fonction de leurs choix, de leur sacrifice ou au contraire de leur égoïsme...

A ce stade de votre carrière, vous avez déjà fouillé beaucoup de genres et montré votre talent et votre préférence inégalée pour la *Fantasy*. Pensez-vous vous lancer dans d'autres genres ?

Je pense explorer d'autres époques à travers le genre de la romance historique, mais je crois qu'en ce qui me concerne, le choix d'un genre est avant tout ordonné par l'atmosphère, les objets qui m'inspirent, l'apparence physique et le caractère de mes égéries, *etc...* Parfois même, une image seule suffit à lancer l'opération créatrice. Si cette dernière m'inspire suffisamment, c'est peut-être le début d'une belle histoire...

I – INTRIGUE

1 / LE SUJET

Vous pourriez peut-être commencer par nous donner un court résumé de chacune de vos œuvres, avant de passer aux questions plus complexes ?

Commençons donc par mes petites nouvelles, si vous le voulez bien ? *Les Onze Coups de Minuits* ne tourne pas autour d'un sujet précis, c'est là sa faille mais aussi sa subtilité : il s'agit moins d'une nouvelle policière que d'une fantaisie avec une forte dose d'humour, d'action et de mystère : une jeune fille en vacances à Menèvres attend l'arrivée de sa sœur. Le livre s'ouvre sur la vision, au loin, de deux phares de voiture dans la nuit. Il doit être sept heures du soir, on est en hiver. La petite se réjouit, mais l'émotion cède bientôt la place à la peur, la panique, puis l'horreur. Et le tout s'achève, après une succession haletante de péripéties toutes aussi rocambolesques les unes que les autres... en Antarctique, comme on pouvait s'y attendre ! [Rires] Non, en fait, on ne s'attend à rien dans cette histoire. Et c'est peut-être l'une de ses seules qualités. C'est tellement fou que ça en est amusant. Les personnages apparaissent et disparaissent comme des pantins de foire, pour se faire tirer dessus, ou bien au contraire poursuivre l'héroïne. Vous avez un *salad-bowl* assez surprenant mêlant à la fois eu tous les ingrédients que j'avais à portée de main à cette époque-là. Heureusement, j'ai appris à me calmer par la suite, à prendre de la distance par rapport à mon histoire, à

devenir plus objective. Mais dans *Les Onze Coups de Minuit*, ce qu'il y a de plus drôle et de plus intéressant, c'est justement la subjectivité extrêmement forte de cette petite. On comprend qu'elle a beaucoup trop lu de romans, que c'est une rêveuse à l'imagination exacerbée, et toutes les situations en ont davantage de couleurs. C'est une nouvelle assez naïve et assez rafraîchissante au final. Que voulez-vous, elle reste mon premier essai de cinquante pages...

Avec *L'Asmétyhln*, on passe aux cents pages. Le sujet est beaucoup plus intéressant : il s'agit d'une question d'héritage. En bref, le père de Mark est tué au cours de l'histoire, et l'héritier, aidé d'une jeune fille débrouillarde et de sa grande sœur, doit faire face aux entreprises d'un individu avide et sans scrupules connu sous le pseudonyme d'Edric, sachant que cet héritage concerne... l'Asmétyhln, et qu'il faut attendre une cinquantaine de pages, soit la moitié de la nouvelle, pour apprendre de quoi il s'agit ! Après une *happy-end* convenue, le trio de retrouve dans *Parwee Island*, qui n'est pas une suite à proprement parler, mais plutôt un nouvel épisode, « à la James Bond » si vous voulez. Cette fois-ci, nous sommes dans le Pacifique. Le bateau qui emmène les trois amis on ne sait où heurte un récif et sombre ; les héros, qui n'ont pu monter à bord des chaloupes de sauvetage, se retrouvent sur une île déserte, l'île éponyme, qui n'existe pas, rassurez-vous. C'est en s'égarant dans les labyrinthes de cette île volcanique que Mark tombe – c'est le cas de le dire, puisqu'il fait une chute, si vous vous en rappelez – sur une organisation clandestine ! L'intérêt de

cette histoire est moindre, et sans être trop dépréciative sur mes propres ouvrages, il faut avouer que *Parwee Islands* fait une sorte de retour en arrière vers *Les Onze Coups de Minuit* malgré l'évolution et les perfectionnements littéraires amenés par *L'Asmétyhln*. On en revient aux documents secrets, aux « organisations » malveillantes, et non plus à un individu précis aux traits physiques et au caractère précis, soutenu par toute une armée de sbires et d'employés. L'intrigue est simpliste, si vous voulez, mais à treize ans, je manquais encore d'expérience, et surtout de maturité, je crois !

L'intrigue adopte un réalisme plus poussé voire cruel avec *L'Œil de Caïn*, qui tourne autour du motif du faux coupable. Comme je l'avais énoncé tout à l'heure, il s'agit d'un crime passionnel doublé d'une erreur d'identité : quatre amis sont en vacances d'hiver dans un chalet à la montagne. Cela dit en passant, c'est la première fois que le chiffre quatre apparaît en ce qui concerne le nombre des héros, mais la mort d'Alice rétablit le chiffre « sacré » de 3. Le roman s'ouvre un soir sur l'absence inhabituelle de la jeune femme au dîner. Son corps est retrouvé peu après, et c'est son frère, Justin, qui est accusé par faute de preuves à cause d'une histoire ancienne. *L'Œil de Caïn* est ma première « vraie » nouvelle policière, les autres étant plutôt des « aventures ». Elle débute par un meurtre, et les péripéties se réduisent aux découvertes successives du détective et de l'héroïne, Erna.

Enfin, le véritable tournant intervient avec mon premier roman, *Hate & Love*. L'histoire d'amour passe au premier plan,

doublée d'histoires de famille et d'allégeance. En voici le résumé sur la quatrième de couverture :

« 1922. Une jeune veuve donne naissance à des jumeaux, Charles et Georgiana Hayter, avant de mourir. Abandonnés à eux-mêmes sous la tutelle rigide d'une tante intransigeante, les deux enfants se lient d'une affection démesurée.

1939. La guerre éclate. Leur amour se délite avec la séparation : Charles a déserté l'armée anglaise et se range du côté d'Hitler ; Georgiana s'attache à un jeune pilote de chasse américain, Ian Hayselor. Un mur de mystères et de mensonges se dresse entre les jumeaux. Lorsque le masque tombe, ils sont devenus totalement étrangers l'un à l'autre... »

Le sujet, « shakespearien », tourne avant tout autour des passions humaines et des souffrances qu'elles engendrent. Le contexte de la Seconde Guerre Mondiale est un prétexte, d'une part à une reconstitution fouillée de cette époque, mais surtout à une atmosphère tendue nécessaire au développement de l'intrigue. Cependant, contrairement à toutes mes œuvres précédentes, ce n'est plus l'aventure qui prime, ce sont les personnages, et c'est ainsi que j'insufflé, pour la première fois, de la force et de la crédibilité à mon travail. L'histoire m'en vient à treize ans, en même temps que *La Légende de Moira Seeweord*, et mûrit pendant un an avant d'être couchée sur le papier entre ma quatorzième et ma quinzième année. Les premières images qui sont passées dans mon esprit furent celles d'une veuve penchée sur le berceau de son fils. Je me souviens en avoir écrit la description en anglais, – car oui, mon

ambition était alors d'écrire ce roman en anglais, mais j'ai fini par abandonner cette idée, d'une part parce qu'il s'agissait d'une entreprise trop ardue pour moi à l'époque, et d'autre part par pitié pour mes lecteurs français. J'ai seulement conservé un dernier vestige de cette idée à travers le titre : *Hate & Love*. Malheureusement, je crois que j'ai jeté cet essai, comme beaucoup d'autres brouillons d'ailleurs, quand ce n'est pas des morceaux d'œuvres entières. J'ai écrit ma première scène en juillet 2007, et sans doute ne l'auriez-vous jamais deviné, mais il s'agissait de la nuit de noces ! Oh, rassurez-vous, c'était une scène d'une innocence et d'une pureté telle que je n'ai pas eu le cœur, en révisant mes premiers brouillons au début de l'année 2009, de la modifier, malgré son manque de réalisme, ou plutôt, dirons-nous, de maturité, un peu problématique. Car, malgré tout, il faut l'avouer, cette scène relève du génie, et j'en ai rarement écrites de meilleures. Elle représente pour moi, le vrai début de ma carrière : il s'agit d'une sorte de résumé, de mise en abyme, du roman tout entier, en quelques pages seulement ! Et le personnage principal de cette scène, c'est le seul personnage qui y est absent, – le seul personnage absent pendant la presque totalité du roman : Charles ! C'est une nuit de pleine lune (!) Ne pouvant trouver le sommeil, Georgiana repense à son frère. Autour d'elle sont présentes en images ou en portraits, sa tante, ses amis, – oui, tous y sont, et pourtant, au lieu de penser à eux, à son bonheur, à son cher époux endormi auprès d'elle, c'est au Grand Absent que son cœur revient. C'est une scène déchirée, particulièrement angoissée. Une

sorte de scène d'attente, tout comme le roman. Georgiana est celle qui attend, celle qui attendra toujours. Le sujet principal de *Hate & Love*, c'est l'homme, c'est l'âme. Même si, vers la troisième partie, interviennent des éléments de poursuite, ou plutôt de fuite, il n'y a rien ici qui relève de l'aventure. Le bonheur, l'angoisse, le deuil, la folie... Quatre éléments autour desquels s'articulent des monologues jusqu'aux descriptions.

Hate & Love annonce, à cet égard, l'aboutissement de toutes mes recherches sur l'âme humaine, incarnée par la trilogie *Phénix* : 300 pages pour *La Légende de Moira Seeweord*, 500 pour *Les Maudits de Karhadras*, et sans doute 600 pour *Le Destin de la Couronne*, qui est encore en cours de gestation. *La Légende de Moira Seeweord* est née en classe de troisième. C'est un midi, en cours de récréation, que j'eus soudain l'inspiration d'un nom étrange, celui de Moira Seeweord, ainsi que celui de Kiornay, et que j'ébauchai sur un bout de mon agenda les premiers croquis d'une histoire qui se déroulerait dans un Bas Moyen-âge historique imprimé de culture anglo-saxonne. Sans tout à fait tomber dans l'oubli, ce projet passe derrière celui de *Hate & Love*. Lorsqu'un peu plus tard, en triant mes photos d'Irlande, l'embryon d'histoire refait surface, l'idée me vient de transformer l'épopée historique... en mythe. L'influence de mes lectures et ma passion pour la formation des langues me lancent à nouveau sur ce projet qui semble à l'époque immense, irréalisable : une grande histoire sur les passions humaines, découpée en trois parties pour répondre au rythme ternaire de l'épigraphe emprunté à St Augustin. Je

connais déjà l'atmosphère, les plus grandes péripéties, et surtout la fin ! En voici la quatrième de couverture : « Une île montagneuse chargée d'histoire et de souffrances... Nous sommes en temps de guerre. Kiornay Elohën, héritier du trône de Zendor, tente de concilier son devoir avec un amour impossible. Mais l'air est chargé de trahison. Un cerveau machiavélique trame sa perte. Le face à face avec la vérité tourne au drame sur les bords de Karlenna, le Lac Maudit... » Mais, pour ne pas me perdre dans l'ampleur de ce projet, je décide de m'appesantir sur le début de l'histoire, qui sert à la fois d'exposition, de mise en contexte, de présentation des pays et des personnages, et donne l'impulsion aux deux autres volets. Telle est la fonction de *La Légende de Moira Seeweord* : le lecteur, qui a pu s'attacher aux personnages et devenir familier avec l'île, est prêt pour entrer dans le vif du sujet : la revanche d'Urcifel (*Les Maudits de Karhadras*) et le sacrifice de Kiornay (*Le Destin de la Couronne*). *La Légende de Moira Seeweord* constitue en quelque sorte la Genèse : on y parle de la Chute des Imari, et de leur expulsion de la Johadras Phénicale. Cette dernière appelle à la revanche tandis que la première appelle à la réparation. Si l'on regarde seulement le premier volume, l'intrigue repose sur la question suivante : *Kiornay saura-t-il déjouer les volontés de l'ennemi et retrouver la femme qu'il aime ?* Mais si l'on regarde l'œuvre dans sa globalité, on peut déjà pressentir quelque chose de beaucoup plus grave : c'est lui l'héritier, c'est lui le héros, et quiconque possède quelques notions bibliques comprendra que le sacrifice du Phénix

éponyme est un exemple, et qu'il lui faudra le suivre pour sauver et racheter les siens.

En effet, l'histoire commence vraiment dans *Les Maudits de Karhadras*. Kiornay et Moira sont mariés. La situation politique s'aggrave, et Sarius, pour se venger, tend au couple royal un piège déloyal dont Saÿllie les sauvera au prix de sa vie. Lorsqu'il rentre au pays, retardé par cette vilénie, la vengeance d'Urcifel, qui se fait attendre pendant les quinze premiers chapitres, explose aux confins de l'île. Le roi doit quitter la capitale en toute précipitation pour défendre l'armée des paysans attaquée par les Forces de l'Uqlal, mais Sarius l'attend aux Portes de la Cité : le siège d'Ûlzebäth recommence. La trahison d'un des Douze Généraux plonge Kiornay dans l'angoisse : poignardé par l'un de ses sujets lors d'une apparition publique, Kiornay comprend que la peur et la folie s'infiltrèrent chez les siens.

Le Destin de la Couronne constitue l'apogée et le dénouement apocalyptique de la trilogie. L'Empire Bast s'effondre. La famille impériale est assassinée par les Icares, qui prennent les pouvoirs et se divisent le territoire. Tandis que les chacals et les vautours se rassemblent au festin, Kiornay reçoit un appel au secours de Lanlenna, attaquées par les Continents du Confins. Mais Kiornay hésite à quitter la Capitale : la reine vient d'accoucher de deux jumeaux, Pallas et Kallix. Et tandis que la veuve du prince Kaëssyn, exilée à Zendor, fomenté un assassinat, Urcifel s'apprête à lancer sur Ûlzebäth un nouveau fléau...

-----END OF PREVIEW-----